



**HAL**  
open science

**Compte rendu de l'ouvrage de Baudouin Van den Abeele. - La fauconnerie au Moyen Âge. Connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins. Paris, Klincksieck, 1994. 343 pp.  
(Sapience)  
Martin Aurell**

► **To cite this version:**

Martin Aurell. Compte rendu de l'ouvrage de Baudouin Van den Abeele. - La fauconnerie au Moyen Âge. Connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins. Paris, Klincksieck, 1994. 343 pp. (Sapience). Cahiers de civilisation médiévale, 1996, pp.295-297. halshs-01332127

**HAL Id: halshs-01332127**

**<https://shs.hal.science/halshs-01332127>**

Submitted on 15 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Baudouin Van den Abeele. — *La fauconnerie au moyen âge. Connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins*. Paris, Klincksieck, 1994.

Martin Aurell

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Aurell Martin. Baudouin Van den Abeele. — *La fauconnerie au moyen âge. Connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins*. Paris, Klincksieck, 1994.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 39e année (n°155), Juillet-septembre 1996. pp. 295-297;

[http://www.persee.fr/doc/ccmed\\_0007-9731\\_1996\\_num\\_39\\_155\\_2656\\_t1\\_0295\\_0000\\_4](http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_1996_num_39_155_2656_t1_0295_0000_4)

---

Document généré le 02/06/2016

de classement des sources. Elle consiste à partir de la tête de liste codée la plus basse — ici, en l'occurrence, le *R/Credo*, codé 14, tête de 1480 listes — à faire suivre « en escalier » les autres listes qui se décalent d'un point par rapport à la précédente. Par ex. :

|          |          |          |                |
|----------|----------|----------|----------------|
| 14 32 72 | 24 68 40 | 89 46 38 |                |
| 14 36 72 | 32 68 24 | 51 56 38 |                |
| 14 72 24 | 46 32 57 | 68 28 40 | ou 38 (Romain) |
| .....    |          |          |                |
| 72 14 32 | 57 24 68 | 28 46    | 38             |

À l'intérieur de chaque série, les listes d'origine géographique proche les unes des autres modifient légèrement l'ordre de leurs répons, si bien que, sauf coup du hasard, deux listes d'origines locales différentes ne sont jamais identiques, sauf évidemment si la liste du Romain (p. 133-140) a remplacé une liste plus ancienne différente.

Au chapitre IV, K. Ottosen commente les séries dans l'ordre où elles se présentent et appuie les rapprochements de listes par une carte géographique souvent très éloquente. Il aurait sans doute été plus judicieux de donner parfois la carte des anciens diocèses de France (*Revue d'Histoire de l'Église de France*, 67, 1981, p. 75) et de Belgique (De Moreau), avant 1789. Le commentaire tient compte également du choix des leçons précédant les répons, car celles-ci ne sont pas universellement tirées du Livre de Job, comme au Bréviaire romain, ainsi que l'A. le montre pertinemment au début de son ouvrage (chapitre II).

Dans ses conclusions au chapitre V, K. Ottosen tente de montrer la différence de conception de l'au-delà qui se manifeste dans les listes romaines, intitulées *Minores vigiliae*, par opposition aux listes germaniques (*Majores vigiliae*), composées vers 950 dans le Saint Empire romain-germanique.

Ainsi, l'office des morts attesté pour la première fois par le *Capitulare monasticum* de juillet 817 est tiré en partie des *Diaconica* de Rome, mais il s'est combiné dans le nord de l'Europe avec d'autres répons d'origine gallicane. Le tout est revenu à Rome au XII<sup>e</sup> s. par la filière des chanoines de Saint-Frigdien de Lucques, comme Pierre-Marie Gy l'a montré en 1984 (*Revue des sciences religieuses*, 58, 1984, p. 31-41).

Le volume s'achève par la liste alphabétique des répons avec leur numéro de code et indication

de la source biblique de leur texte : ensuite par la liste des versets avec leur numéro de code, le numéro du répons auquel ils s'attachent et enfin leur source. On notera que malgré le titre de son ouvrage, l'A. n'a pas beaucoup traité des versets de répons : il a malheureusement perdu son matériel lorsque l'ordinateur central de l'Université d'Aarhus fut remplacé par des PC individuels en avril 1990. Il serait donc souhaitable qu'un jeune musicologue s'attelle au problème des cent versets du *R/Libera me*, texte et mélodies, auxquels Solange Corbin († 1973), s'était vivement intéressée.

Malgré cette lacune accidentelle, l'ouvrage de Knud Ottosen restera toujours le guide indispensable du chercheur en liturgie, en musique et enfin des historiens de l'art, puisque les Livres d'Heures contiennent toujours un office des morts : souvent l'office romain, mais pas toujours !

Michel HUGLO.

Baudouin VAN DEN ABEELE. — *La fauconnerie au moyen âge. Connaissance, affaitage et médecine des oiseaux de chasse d'après les traités latins*. Paris, Klincksieck, 1994, 343 pp. (Sapience).

Introduit en Occident au IV<sup>e</sup> s. par les Germains, l'art de la fauconnerie fait partie intégrante de la culture de l'aristocratie médiévale. Ses gestes perdurent encore de nos jours chez les adeptes de la chasse avec des rapaces. Au-delà d'une méthode simplement régressive à partir de ces observations contemporaines, le médiéviste se doit d'appréhender, avec précision, la façon exacte dont le « déduit d'oiseaux », la chasse au vol, était pratiqué au moyen âge. L'étude des manuscrits latins des X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> s. est la voie la plus difficile, mais aussi la plus sûre pour mener à terme cette étude. C'est elle qu'a choisi l'A. sur la base des vingt-huit textes — dont douze qu'il a lui-même découverts — recensés à ce jour. Il en résulte un ouvrage solide et clair, ouvert sur de nombreuses interrogations qui dépassent le cadre strict de l'histoire de la chasse, susceptibles de passionner tout médiéviste, quel que soit son champ d'investigation : le style enlevé de ce livre témoigne de l'enthousiasme de l'A. — qui avoue avoir passé de longues heures à observer le faucon pèlerin dans les Vosges — pour son objet de recherche.

Le plus ancien manuscrit relatif à la fauconnerie est l'anonyme de Vercelli du milieu du x<sup>e</sup> s., court réceptaire, établissant une liste d'affections, maladies et remèdes pour les oiseaux de chasse. Vient ensuite le ms. 184 de la Bibliothèque de Poitiers, contenant le *Liber accipitrum* de Grimaldus, de facture carolingienne, mais copié au milieu du xi<sup>e</sup> s. Le xii<sup>e</sup> s. est relativement productif, en particulier dans la Sicile normande et dans l'Angleterre d'Adélard de Bath. Mais c'est au début du xiii<sup>e</sup> s., autour de Frédéric II, que la fauconnerie connaît sa plus parfaite exposition; l'empereur rédige, vers 1230/45, le *De arte venandi cum avibus*, « œuvre monumentale et d'une profonde originalité », « œuvre de plein air » (p. 26-27), issue d'une patiente observation empirique. Curieusement, cet ouvrage, si novateur, ne connaît guère de succès parmi ses contemporains, qui ne le citent ni ne le copient. Dans ce milieu frédéricien ont été, en outre, traduits les traités arabes de Moamin et de Ghatrif. Parmi les autres livres des xiii<sup>e</sup> et xiv<sup>e</sup> s., l'on retiendra le *De falconibus* d'Albert le Grand, largement inspiré d'Aristote, le *Liber avium* de Gilles d'Aquin ou quelques chapitres du *Liber ruralium commodorum* de Pierre de Crescent. La plupart de ces traités ont été rédigés dans des cours méditerranéennes; ils s'adressent, avant tout, à des professionnels, à un cercle restreint de chasseurs, initiés aux subtilités de la fauconnerie.

Une étude lexicographique détaillée met en relief les informations ornithologiques qu'ils contiennent, précisant la correspondance établie naguère par K. Lindner entre les espèces médiévales et contemporaines. Seuls sept rapaces diurnes sont utilisés pour la chasse au vol: l'autour, l'épervier et les faucons gerfaut, sacre, pèlerin, lanier et émerillon; accessoirement, on a recours au faucon hobereau et à l'aigle. Les faucons percutent la proie après un vol piqué, tandis que les autours et éperviers, de la famille des accipitridés, « lient » ou agrippent la proie après un vol direct et flexible. Les classifications médiévales de ces rapaces sont multiples, riches et variées; on retiendra celle de Dancus, fondée sur la théorie humorale, qui fait correspondre un tempérament à la couleur de chaque faucon: le noir est mélancolique, le rouge, sanguin ou le blanc, flegmatique. Il n'en reste pas moins que, contrairement à une idée largement répandue, les humeurs n'interviennent guère dans

l'explication des maladies et les soins apportés aux rapaces.

Ces manuscrits nous renseignent, de même, sur les techniques cynégétiques. Ce n'est qu'à partir des années 1950 que l'insémination artificielle permet la reproduction des rapaces en captivité. Au moyen âge, l'oiseau doit être capturé au nid: ce « désairage » des oiseaux « niais » (au nid) intervient entre sept et quarante jours après l'éclosion, avant l'envol. Les rapaces sont mis dans des cages ou des « fermes », pièces équipées de perchoirs; un local spécial est réservé à la mue, généralement au printemps. Ils sont attachés par des jets, courtes lanières en cuir, auxquelles vient se fixer la longe, courroie plus longue, et portent des vervelles, anneaux plats au nom du propriétaire, et des sonnettes. L'affaitage doit faire retrouver au poussin le même penchant pour la chasse qu'en liberté, tout en le dressant. Apprivoiser ce rapace ombrageux, méfiant de la présence humaine, n'est pas facile: la fatigue — on le maintient constamment en éveil — et la faim le rendent plus dépendant; la privation provisoire de la vue par le cillage, cousant la paupière, ou par le chaperon, introduit en Occident par Frédéric II qui le découvre en Terre sainte, l'apaise. Pour qu'ils aient de « l'entregent » (cette expression est empruntée au vocabulaire de la fauconnerie), les rapaces, qui s'effarouchent pour un rien, sont habitués aux bruits et amenés dans des lieux très fréquentés. L'affaitage commence deux mois après la capture. On leur propose un gibier d'escap, des pies ou « agaces », ou autres oiseaux, telles les grues, très combatives, parfois handicapées: leur bec est lié, leurs ongles cautérisés et leurs paupières cousues pour ne pas endommager le jeune faucon. L'introduction au vol se fait progressivement: le moment critique intervient tandis qu'on délire le rapace de sa filière et qu'on le rappelle au leurre ou au poing; nombreux sont les faucons alors perdus. Les retrouver n'est pas toujours facile: la littérature amoureuse s'empare de cette image pour décrire la reconquête de la dame partie.

La chasse au rapace est l'un des moments privilégiés de la sociabilité aristocratique; le spectacle du déduit passionne les nobles. À la veille du grand jour, l'oiseau, nourri habituellement de poulets, est « abaissé », soumis à une diète austère aiguisant son appétit et son envie de proie. Il convient que les lieux choisis ne présentent pas de zones boisées et que le temps soit dégagé,

pour pouvoir suivre son évolution en l'air. Les rapaces ne chassent que des oiseaux, à l'exception de l'autour qui, doté d'une grande force, peut prendre du gibier à poil. Ils s'abattent au sol avec leur proie, que le chien immobilise et que récupère le fauconnier. On « fait son droit » au faucon, le récompensant d'un peu de viande, souvent du cœur de sa victime. Les rapaces, même affaiblis, se perdent, toutefois, facilement : ces fuites et les maladies réduisent, en moyenne, leur survie à deux ou trois saisons ; leur longévité est courte en comparaison des animaux sauvages qui vivent jusqu'à quinze et dix-huit ans.

Les manuscrits latins contiennent, enfin, d'importantes informations thérapeutiques sur les maladies et les soins des oiseaux de proie : ils ne sont, d'ailleurs, au départ, que de simples réceptaires aux préoccupations strictement vétérinaires. Frédéric II pousse même sa passion pour l'anatomie aviaire jusqu'à pratiquer la dissection de certains oiseaux. L'interprétation des termes des manuscrits relatifs à la pathologie et ses symptômes n'est pas aisée : leur vocabulaire est trop allusif et pauvre, car ils s'adressent à des usagers très au courant des maux de leurs oiseaux. Pour le traduire, l'A. doit procéder par analogie avec les traités de médecine humaine, auxquels les fauconniers empruntent largement des termes. La liste des affections des oiseaux de proie, dressée au moyen âge, impressionne par sa longueur : les maux les plus fréquents concernent les parasites ; les recettes pour la mue, assurant la beauté du plumage, sont nombreuses. Les remèdes sont, avant tout, pharmaceutiques : 420 substances, surtout végétales, ont été repérées ; le miel, avec ses 67 mentions, est le plus souvent utilisé, tout comme l'huile (47 mentions), le vin (45) ou le vinaigre (36). Les recettes se composent généralement de très peu d'ingrédients, deux ou trois en moyenne. Les viandes figurent aussi parmi ces remèdes sans qu'il soit possible de préciser si elles sont utilisées, pour des oiseaux strictement carnivores, comme des médicaments, à titre de régime ou en tant qu'excipient cachant une autre médecine. Contrairement à la cautérisation, la saignée est trop risquée et peu pratiquée. Les formules incantatoires n'apparaissent guère dans les manuscrits, peu perméables aux superstitions : Albert le Grand les critique, leur déniaient toute valeur médicale, mais il ne se fait pas moins un malin plaisir à les reproduire. Le thesaurus par ordinateur des recettes médiévales, établi à l'uni-

versité de Liège, permet d'affirmer, sans ambiguës, le rapport entre les soins des hommes et de ces rapaces, du moins au niveau livresque : dans la pratique, la pathologie et la thérapeutique humaines ont dû être adaptées de façon empirique aux oiseaux. Le bilan sur l'efficacité de cette médication est, toutefois, difficile à établir, à défaut de pouvoir procéder à des vérifications ; il est parfois négatif : on sait de nos jours, p. ex., que le sel, souvent mentionné dans les réceptaires, est nocif aux rapaces.

L'historien des sciences ne sera pas seul à trouver son compte dans la lecture de cet ouvrage. À travers l'étude de la cynégétique aviaire, c'est tout un pan de la société nobiliaire, de ses pratiques et de ses représentations qu'on découvre. Quelques exemples suffisent à le démontrer. Les sources iconographiques relatives à l'aristocratie sont, ainsi, à manier avec précaution : leur chronologie de la chasse, représentant les nobles à cheval avec leurs faucons et lévriers en mai, ne correspond pas à la pratique médiévale ; le mois de mai est considéré comme celui des *maiores* ou nobles à la suite des *Étymologies* d'Isidore, tandis que l'automne correspond, en fait, à la véritable saison de chasse. Les traités médiévaux débattent, en outre, sur la main, droite ou gauche, où il faut porter le gant et le faucon : si la droite est libre, les manipulations sur le rapace s'effectuent plus aisément, mais, la gauche étant prise, il devient difficile de se hisser sur un cheval ; les discussions autour de ce sujet, en apparence anodin, témoignent des modes et des codes sociaux aristocratiques ; on reconnaît le rustre à la mauvaise posture de son oiseau. Au moyen âge, la chasse au vol dégage une forte spécificité sociale : le faucon est souvent, dans la peinture, l'attribut de la noblesse et de la liberté. Le vassal l'offre à son seigneur, cadeau accompagnant l'hommage qu'on reçoit et on prête entre des gens bien nés. Le *Roman de la rose* l'affirme : *il ont chien et oiseaux / por sembler gentis damoiseaus*. L'un des principaux intérêts du beau livre de B. Van den Abeele est de dégager la fauconnerie du cénacle de ses spécialistes pour la proposer à tous ceux qui s'intéressent aux articulations de la société médiévale.

Martin AURELL.